

AFRICAN JOURNAL OF LITERATURE AND HUMANITIES

vol.2/Issue 1

Mai 2021



www.afjoli.com

ISSN 2706-7408

EDITORIAL BOARD**Managing Director:**

- LOUIS Obou, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Editor-in-Chief:

- Lèfara SILUE, Senior Lecturer, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Associate Editors:

- Moussa COULIBALY, Senior Lecturer, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- Anicette Ghislaine QUENUM, Senior Lecturer, Abomey-Calavi University (Bénin)

- Pierre Suzanne EYENGA ONANA, Senior Lecturer, Yaoundé 1 University (Cameroun)

- Djoko Luis Stéphane KOUADIO, Associate Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- ADJASSOH Christian, Associate Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

- Boli Dit Lama GOURE Bi, Associate Professor, I.N.P.H.B, Yamoussoukro (Côte d'Ivoire)

Advisory Board:

- Philippe Toh ZOROB, Senior Lecturer, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

- Idrissa Soyiba TRAORE, Senior Lecturer, Bamako University (Mali)

- Nguessan KOUAKOU, Associate Professor, Ecole Normale Supérieure, (Côte d'Ivoire)

- Aboubacar Sidiki COULIBALY, Associate Professor, Bamako University (Mali)

- Paul SAMSIA, Associate Professor, Yaoundé 1 University (Cameroun)

- Justin Kwaku Oduro ADINKRA, Senior Lecturer, Sunyani University (Ghana)

- Lacina YEO Senior, Lecturer, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Editorial Board Members:

- Adama COULIBALY, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- Alembong NOL, Professor, Buea University (Cameroun)

- BLEDE Logbo, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- Bienvenu KOUDJO, Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)

- Clément DILI PALAÏ, Professor, Maroua University (Cameroun)

- Daouda COULIBALY, Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

- DJIMAN Kasimi, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- EBOSSE Cécile Dolisane, Professor, Yaoundé 1 University (Cameroun)

- Gabriel KUITCHE FONKOU, Professor, Dschang University (Cameroun)

- Gnéba KOKORA, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- Irié Ernest TOUOUI Bi, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- Jacques Sassongo SILUE, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- Jérôme KOUASSI, Professor, University Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

- Mamadou KANDJI, Professor, Cheick Anta Diop University (Sénégal)

- LOUIS Obou, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

- Pascal Okri TOSSOU, Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)

- Pierre MEDEHOUEGNON, Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)

- René GNALEKA, Professor, University Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

- Yao Jérôme KOUADIO, Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

Table of contents

Pages

La Fabrique de la satire dans <i>Les crapauds-brousse</i> de Tierno Monénembo, BOULINGUI Rodrigue, Docteur en Littérature Française du XVIII ^e siècle Collège Paul Verlaine-France.....	p.1
<i>René Maran et Joseph Zobel : une fraternité des noirs pour la cause anticolonialiste</i> Antonio Gurrieri, Contrattista di Lingua Francese, Università degli Studi di Catania, <i>Dipartimento di Scienze Umanistiche</i> ,	p.11
L'adjectif qualificatif par réduplication verbale en ghomálá' comme moyen endogène d'enrichissement lexical, MAMNO FOKO Hylarie Flore, Université de Ngaoundéré, Ecole Normale Supérieure de Bertoua/Cameroun	p.21
Feminization of Poverty as a Postcolonial Feminist Parlance in Amma Darko's <i>The Housemaid and Faceless</i> , Kouadio Pascal KOFFI.....	p.32
Les hétérotopies spatio-temporelles dans le théâtre de Samuel Beckett, CHERKAOUI Insaf, FLSH Tétouan, Université Abdelmalek Essaâdi (Maroc)	p.46
Les Enjeux de la disparition du <i>bendre</i> dans le développement socioculturel au Burkina, Grégoire KABORE, Centre National de la Recherche Scientifique et Technologie Institut des Sciences des Sociétés (ISS) Ouagadougou- Burkina-Faso	p.57
Pour une approche ethno-critique des préjugés tribaux dans <i>Les tribus de Capitoline</i> de P C Ombété-Bella, Guilioh Merlain VOKENG NGNINTEDE	p.68
<i>L'amour la-bas en Allemagne</i> de Catherine Paysan entre autobiographie et autofiction Nana Ngueng Nicole épouse Zébazé, Université de Dschang, Cameroun.....	p.81
Ancrage Marxiste et l'Architecture Idéologique Ségrégationniste Américaine chez Richard Wright JOHNSON Kouassi Zamina, Université Félix Houphouët-Boigny et NAOUNOU Amédée, Université Jean Lorougnon Guédé de Daloa.....	p.92
<i>Bemama</i> de Inongo-Vi-Makomè: una metafiction historiográfica de la trata negra, André Mah y Rodolphe Kuate Wafo, Universidad de Yaundé I (Camerún)	p.107
Cuba: las sombras de un gran sueño revolucionario, LALEKOU Kouakou Laurent, Universidad Félix Houphouët-Boigny en Abiyán (Costa de Marfil)	p.119

René Maran et Joseph Zobel : une fraternité des noirs pour la cause anticolonialiste

Antonio Gurrieri, Contrattista di Lingua Francese
Università degli Studi di Catania, *Dipartimento di Scienze Umanistiche*
Struttura Didattica Speciale di Lingue e Letterature Straniere di Ragusa

Résumé

René Maran et Joseph Zobel sont deux écrivains francophones des Caraïbes. Dans la première moitié du XX^e siècle, René Maran publie *Batouala*, et Joseph Zobel, *Diab'là*. Ces textes ont fait scandale à l'époque, à cause de leurs thématiques anticolonialistes. L'objet de cette étude vise à analyser comment ces deux écrivains véhiculent des idées anticolonialistes à travers leurs œuvres. Dans ces deux romans centrés sur la cause anticolonialiste, la dénonciation se fait par le biais des mots et des actions des personnages, qui dévoilent leur colère face à une exploitation coloniale injuste. Ces écrivains utilisent les histoires de leurs protagonistes pour dénoncer le traitement subi et pour donner plus de force et d'orgueil aux victimes par l'exploitation coloniale.

Mots clés: Maran, Zobel, Batouala, Diab'là, anticolonialisme, francophonie.

Abstract

René Maran and Joseph Zobel are two novelists who belong to the French Caribbean Literature. In the first half of the 20th century, René Maran published a novel *Batouala* and Joseph Zobel also published his *Diab'là*. At this era, these texts were regarded as subversive because of the anti-colonial ideas they promoted. This research work aims at analyzing how these two writers promoted anti-colonial ideas in their works. In these two novels centered on anticolonialist cause, the denunciation is made through the words and the actions of characters who revealed clearly their anger vis-à-vis colonial exploitation. These writers use the stories of their main characters to report the unfair treatment suffered and to give more strength and pride to the victims of colonial exploitation.

Key words : Maran, Zobel, Batouala, Diab'là, anti-colonialism, francophone.

Introduction

René Maran et Joseph Zobel sont deux écrivains francophones des Caraïbes, et plus précisément de Martinique. Ils ont consacré leur vie à écrire, notamment des romans et des essais qui ont secoués leur époque, à cause des thématiques anticolonialistes qu'ils abordaient. Dans notre étude, nous analyserons comment ces deux écrivains véhiculent des idées anticolonialistes, à travers leurs textes : *Batouala* (1921) et *Diab'-là* (1946), deux romans désormais classiques de la littérature francophone, qui posent les jalons d'une jeune littérature antillaise.

L'analyse porte sur un sujet politico-littéraire bien précis, la cause anticolonialiste, que les deux auteurs ont traité à leur manière dans la première moitié du XX^e siècle. La dénonciation se fait par le biais des mots et des actions des personnages, qui ne cachent pas leur colère face à une exploitation coloniale injuste. Dans ces deux romans qui militent en faveur de la cause anticolonialiste, les écrivains utilisent la vie individuelle des protagonistes pour dénoncer le traitement inhumain subi et pour donner plus de force et d'orgueil aux peuples blessés par l'exploitation coloniale.

1. *Batouala* : un véritable roman nègre

Batouala est réputé être « le premier roman de la “négritude” » (Grinfas, 2002 : 5). Ce texte fondateur de la littérature francophone des Caraïbes est un ouvrage phare qui a inspiré les revendications identitaires des jeunes intellectuels de l'époque. Né en Martinique, René Maran (1887-1960) étudie à Bordeaux, puis à Paris, et « entre dans l'administration préfectorale. Son expérience africaine, en 1912, comme administrateur des colonies en Oubangui, bouleverse son existence et son travail d'écrivain » (Grinfas, 2002 : 5). Sa position en tant qu'homme noir au service du pouvoir colonial est d'une certaine manière contradictoire et, au fur et à mesure, il se rend compte des réelles conséquences du processus de colonisation. Il décide alors de sous-titrer son roman « Véritable roman nègre » parce qu'il tient à souligner le fait que ce roman représente un des premiers textes écrits par un homme de couleur. Un roman qui « ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre » (Maran, 2002 : 15). Si le roman obtient le prix Goncourt en 1921, « la préface choque et entraîne contre l'auteur une violente campagne de presse qui l'oblige à démissionner » (Grinfas, 2002 : 5).

Le roman raconte l'histoire du grand chef Batouala et de sa femme Yassingui'ndja. Cette dernière tombe amoureuse de Bissibi'ngui, et Batouala finit par se rendre compte de cet amour secret. Un désir de vengeance s'installe alors dans son cœur. Batouala cherche alors à tuer son rival pendant une journée de chasse, en lui lançant une sagaie. Batouala, toutefois, ne s'aperçoit pas de l'arrivée d'une panthère qui se jette sur lui. Il est grièvement blessé et, à cause de la

chasse, on tarde à le ramener chez lui. Il mourra seul et abandonné de tous, dans l'impossibilité de sauver son amour pour sa femme, désormais dans les bras de Bissibi'ngui.

L'intrigue a comme toile de fond la beauté du paysage africain. Toutefois, le but de l'auteur n'est pas certainement de représenter le paysage africain. En effet, Maran, à travers ce texte, cherche à apprendre aux blancs le respect de la race noire sous tous ses aspects (Corzani, 1998 : 113-116). La préface prend donc une valeur explicative pour orienter l'expérience de lecture. L'écrivain est hanté par le sentiment d'objectivité. Il veut raconter les événements tels qu'ils sont en adoptant une approche objective. Ainsi, René Maran affirme : « mon livre n'est pas de polémique » (2002 : 17). Il écrit pour témoigner de son expérience directe de la politique colonialiste. Cette dernière se révèle fondamentale pour la naissance de René Maran écrivain, et l'intensité émotive avec laquelle il écrit en est la parfaite illustration. Dans la préface de son premier roman, il lance un appel direct aux écrivains français :

Mes frères en esprit, écrivains de France, cela n'est que trop vrai. C'est pourquoi, d'ores et déjà, il vous appartient de signifier que vous ne voulez plus, sous aucun prétexte, que vos compatriotes, établis là-bas, déconsidèrent la nation dont vous êtes les mainteneurs. Que votre voix s'élève ! Il faut que vous aidiez ceux qui disent les choses telles qu'elles sont, non pas telles qu'on voudrait qu'elles fussent. (Maran, 2002 : 18)

Dans cet extrait, l'auteur s'adresse à ses compatriotes qu'il traite de « frères ». Cette situation dénote son intention de s'adresser à une communauté où la différence raciale n'existe plus. René Maran veut donc préparer le terrain pour dénoncer l'humiliation et la négation du noir. Il écrit :

Je vous dirai qu'en certaines régions, de malheureux nègres ont été obligés de vendre leurs femmes à un prix variant de vingt-cinq à soixante-quinze francs pièce pour payer leur impôt de capitation. (...) Car, la large vie coloniale, si l'on pouvait savoir de quelle quotidienne bassesse elle est faite, on en parlerait moins, on n'en parlerait plus. Elle avilit peu à peu. Rares sont, même parmi les fonctionnaires, les coloniaux qui cultivent leur esprit. Ils n'ont pas la force de résister à l'ambiance. On s'habitue à l'alcool. (Maran, 2002 : 19)

Ici, l'auteur critique et dénonce les affres du pouvoir coloniales et ses agents : les fonctionnaires, les hommes blancs. Ces collaborateurs du colon s'avalissent. Ils choisissent l'alcool parce qu'ils sont aussi incapables de supporter les affres du système colonial. Pour cette raison, on note dans le texte un sentiment de désillusion chez Maran qui fait référence au motif de la « double France ». Selon l'étude réalisée par Lourdes Rubiales, il y a, dans l'imaginaire de l'auteur, deux visions de la France : « celle, abstraite et positive, des principes de la Révolution qui avait soutenu et légitimé l'expansion, et celle, concrète et néfaste, de la pratique coloniale » (Rubiales, 2006). C'est la raison pour laquelle l'auteur choisit de décrire à la fois la souffrance des noirs exploités et le comportement de leurs bourreaux, les blancs. Maran met en scène les deux réalités sociales. Dans le roman, nous trouvons cette double exposition, mais nous nous focaliseront sur la condition des noirs exploités.

L'auteur pose les bases d'une dénonciation anticolonialiste au second degré. Hormis la préface, où Maran prend la parole à la première personne, le roman se caractérise par une dénonciation indirecte. Il fait parler ses personnages qui deviennent ses porte-paroles. Dans le premier chapitre, le chef Batouala s'exclame comme suit : « Aha ! Les hommes blancs de peau.

Qu'étaient-ils donc venus chercher, si loin de chez eux, en pays noir ? Comme ils feraient mieux, tous, de regagner leurs terres et de n'en plus bouger ! » (Maran, 2002 : 27).

Le deuxième chapitre du roman est le plus significatif parce que la dénonciation se fait plus dure :

Personne n'ignore que les blancs, sous prétexte de faire payer l'impôt, forcent tous les noirs qui sont en âge de prendre femme, à se charger de colis volumineux, de l'endroit où le soleil se lève à celui où il se couche, et réciproquement. Les trajets durent deux, trois, cinq jours. (...) Ce n'est pas eux qui plient sous le faix. La pluie, le soleil, le froid ? Ce n'est pas eux qui en souffrent. (Maran, 2002 : 42)

Tout le roman est parsemé de références qui mettent en évidence le comportement irrespectueux des colonisateurs. Le soliloque final du protagoniste Batouala avant de mourir fait aussi référence à l'exploitation que les blancs font des noirs pendant la guerre. Les esclaves sont forcés de combattre pour les blancs.

Or ne voilà-t-il pas qu'on forçait les nègres à participer à la sauvagerie des blancs, à aller se faire tuer pour eux, en des palabres lointaines ! Et ceux qui protestaient, on leur passait la corde au cou, on les chicottait, on les jetait en prison ! Marche, sale nègre ! Marche, et crève !... (Maran, 2002 : 183-184)

Ces exemples cités dans le travail permettent de comprendre le scandale provoqué par la publication du roman. La politique coloniale des Français était sous accusation. Par conséquent, Maran a quitté les cadres coloniaux et il s'est consacré à plein temps à la littérature à partir de 1925 (Femi, 1984). Selon l'étude de Selim Lander (2007), ce roman se caractérise surtout par la présence d'une incompatibilité de base existante entre les noirs et les blancs, à propos de la valeur du travail :

Le travail ne pouvait donc l'effrayer. Seulement, dans la langue des hommes blancs, ce mot revêtait un sens étonnant, signifiait fatigue sans résultat immédiat ou tangible, soucis, chagrins, douleur, usure de santé, poursuite de dessins chimériques. (...) La vie est courte. Le travail ne plaît qu'à ceux qui ne la comprendront jamais. La fainéantise ne peut dégrader personne. Elle diffère d'ailleurs foncièrement de la paresse. (Maran, 2002 : 26-27)

Ici, le romancier décrit deux visions contradictoires du monde et leurs valeurs. La conception du travail se base sur deux philosophies qui s'opposent. Pour les noirs, le travail est lié à la survie. Il faut travailler seulement s'il y a une raison concrète. Pour cette raison, la pratique de la chasse pour se procurer la nourriture est mise en évidence. Le reste du temps est consacré à la fainéantise, qui ne représente pas une valeur négative pour eux. D'ailleurs, ils l'opposent à la paresse, c'est-à-dire, le fait de refuser l'effort a priori. Dans son texte, René Maran ne cache pas le sentiment de haine que les personnages éprouvent à l'égard des oppresseurs. Le chapitre 5 du roman fait explicitement référence à la Première Guerre Mondiale, dans laquelle les Français sont engagés. C'est la fête des « Ga'nzas » et toutes les tribus se réunissent pour célébrer ensemble cette cérémonie traditionnelle qui fête le passage des jeunes gens à l'âge adulte.

Nous aurions toujours eu sur le dos un de ces « boundjoudoulis » de malheur, qui nous font payer un « pata », c'est-à-dire cinq fois un franc, ce qui ne coûte aux blancs qu'un « méya » : dix sous. (...) Il y aura bientôt trois saisons de pluies que frandjés et zalémans palabrent pacifiquement à coups de fusil.

(...) Permits-moi cependant de souhaiter que ces frandjés que je hais soient battus par les zalémans. (...) – Le vieux père de Batouala a raison. (...) – Pourquoi changer ? Il est bien trop tard. – Nous aurions dû massacrer les premiers qui sont venus chez nous. – Nous ne l’avons malheureusement pas fait. (...) – Nous les massacrerons... – Un jour... (Maran, 2002 : 90-93)

Ces brefs dialogues sont très significatifs. Les participants à la discussion se montrent outrés par le comportement des Français, ils souhaitent donc la défaite de la France. Ils se rendent compte de l’exploitation injustifiée qu’ils subissent. Cette prise de conscience est fondamentale parce qu’elle est le premier pas à faire pour conquérir leur propre liberté. Il y a aussi l’idée – « Pourquoi changer ? Il est bien trop tard. » – qu’une révolte est désormais inutile, mais ce sentiment prend le dessus sur la complaisance. L’intention de l’auteur, toutefois, n’est pas celle de dépeindre une société où les noirs et les blancs sont des ennemis. René Maran plaide pour la cause assimilationniste. Son idéologie peut être qualifiée comme « scholchériste »¹ : c’est ainsi que, avec ses romans, il veut imposer aux blancs le respect du nègre. Dans *Batouala*, cette idéologie est mise en évidence :

(...) le soleil, et si équitable ! Il luit pour tous les vivants, du plus grand au plus humble. Il ne connaît ni riches ni pauvres, ni nègres ni blancs. Quelle que soit leur couleur, quelle que soit leur fortune, tous les hommes sont ses fils. (Maran, 2002 : 128)

Le narrateur se réfère aux derniers mots de Batouala à propos de l’égalité entre les noirs et les blancs quand il dit :

Une fois de plus, dans son délire, il dit tout ce qu’il avait à reprocher aux blancs – mensonge, cruauté, manque de logique, hypocrisie. Il ajouta, en son marmonnement perpétuel, qu’il n’y avait ni bandas ni mandjias, ni blancs ni nègres ; – qu’il n’y avait que des hommes – et que tous les hommes étaient frères. (Maran, 2002 : 183)

Ce sentiment de fraternité, nous le retrouvons dans *Diab'-là* (Zobel, 1946), un roman écrit par un autre grand auteur de la littérature martiniquaise, Joseph Zobel, qui partage avec René Maran la cause assimilationniste.

2 Diab'-là à la conquête de sa propre liberté

Joseph Zobel est un autre pilier de la jeune littérature antillaise. Il est né en 1915 à Rivière-Salée (Martinique) et mort en 2006 à Alès (Gard). Raphaël Confiant définit la trajectoire individuelle de cet écrivain comme surprenante :

Parti, en effet, des champs de canne à sucre de Petit Bourg (commune de Rivière-Salée) dans les années 30 du siècle qui vient de s’achever, il gagna, à l’instar du héros de son célèbre roman *La Rue Cases Nègres*, le petit José Hassam, la capitale de la Martinique, Fort-de-France, pour y faire ses études secondaires. Ensuite, il émigra dans celle de la métropole à une époque où, dans les îles, régnait encore le régime colonial (...). Puis, il railla le continent d’origine de la majorité des Martiniquais, la terre-mère, l’Afrique, plus précisément le Sénégal, où il devint conseiller du président Léopold Sédar Senghor et homme de radio. (...) Après un nouveau séjour à Paris, Joseph Zobel se trouva un havre au cœur de la

¹ Mouvement qui dérive du nom de Victor Schoelcher (1804-1893), un homme politique qui s’est battu pendant toute sa vie pour l’abolition définitive de l’esclavage dans les colonies.

France profonde, dans les Cévennes, et devint citoyen d'honneur du petit village d'Anduze (...). (Confiant, 2008 : 11)

La Rue Cases-Nègres (Zobel, 1950) est sans aucun doute le plus connu des romans de Joseph Zobel, grâce aussi au succès du film de la réalisatrice Euzhan Palcy en 1983. Le texte qui constitue l'objet de notre analyse est toutefois *Diab'-la*, un roman publié en 1946, où l'auteur représente la réalité coloniale de la Martinique des années 1930, afin de dénoncer l'oppression des noirs par la minorité des blancs créoles, les békés (Corzani, 1998 : 116-120). Le roman raconte notamment l'histoire de Diab'-là, un fugitif des champs de canne à sucre qui a conquis sa liberté et veut refaire sa vie. L'auteur le présente, à partir du deuxième chapitre, comme un étranger qui va perturber la quiétude des pêcheurs du village du Diamant. Il réussit à obtenir la confiance de tous grâce à son projet agricole. Dans la préface du roman, Georges Pillement écrit :

Il veut travailler la terre pour lui, avec tout son amour, toute son énergie. Il lui faut une femme, il la trouve. C'est une brave blanchisseuse, honnête et courageuse comme lui. Il lui faut de la terre, on lui en loue. Et c'est l'histoire de son travail, comment il fait produire une terre ingrate et rocailleuse. Et c'est en même temps celle de la libération de l'homme, dans l'espoir d'une vie meilleure, libre des servitudes et des exploitations. (Zobel, 1945 : 8)

À ce niveau de notre étude, ce qui est intéressant de noter, c'est le dépassement de la simple dénonciation du colonialisme observée dans *Batouala*. Joseph Zobel se dépouille de la violence expressive des personnages de René Maran. Il nous décrit un personnage qui veut s'affranchir grâce au travail de la terre. L'écrivain situe la trame du roman dans un petit village de pêcheurs qui semble être isolé. En effet, avec ce stratagème, il se passe de la figure du colonisateur (Ivor Case, 1994). Malgré l'élimination de cette figure, le roman dérange parce qu'il met en lumière la revendication des droits des noirs. Le message de fond est que le noir grâce au travail, peut s'affranchir et intégrer ou réintégrer facilement son groupe social. Diab'-là est d'ailleurs représenté comme un héros :

Diab'-là écouta attentivement et dit avec un haut-le-corps :

- Eh bé, je peux faire des légumes ici !

Malgré l'assurance de cette assertion, Jérôme ne parut pas être convaincu.

- La femme m'a dit, poursuivit Diab'-là, qu'y a des gens ici qu'ont des terres, mais ils ne savent pas les fendre : cé trop coriace... Eh bé, coriace ou pas, je la travaille ! (...)

Ainsi, la personne voit que c'est un homme de travail qui parle, et elle n'a pas peur.

« Et je vais partout et je dis ça.

« Et je le fais !

Il se frappa la poitrine, les yeux exorbités. Jérôme se sentit enthousiasmé. Il eût embrassé cet homme qui avait tant d'aplomb et de vouloir dans ses paroles. (Zobel, 1945 : 35-36)

Cet extrait nous montre l'image d'un homme qui veut réussir à tout prix. Un homme qui a confiance en lui et qui a le pouvoir de convaincre les plus sceptiques. Or, il n'y a rien d'étrange dans ce personnage, mais le fait de penser qu'il s'agit d'un homme noir a représenté un problème au moment de publier le roman, qui a été interdit, étant jugé trop subversif par l'administration vichyste. Zobel, qui avait écrit son roman en 1942, n'a pu le publier qu'en 1946. Ce texte constitue le premier instrument de la revendication sociale, un thème qui

appartient au mouvement de la négritude, mais il comporte aussi les premiers signes d'un mouvement postérieur qui se développera sous le nom de créolité (Largange, 2006).

Dans le roman, nous trouvons dans le huitième chapitre une scène très touchante. Avec sa force et sa détermination, Diab'-là parvient à faire participer les hommes du village à une journée de travail collectif.

Certes, petit à petit il réussirait. Mais il eût voulu que ce fût fait comme par magie, pour qu'on dît encore : « Vraiment, quel quimbois cet homme a-t-il dans son corps de zébu ! » Et devant l'aridité de ce terrain truffé de cailloux, il se prit à rêver d'une végétation jaillie, massive, prodigieuse. (...) Ah ! Oui. Quelques jours d'avance, on dit dans le voisinage : « J'ai besoin de retourner une tite cuillerée de terre là-haut, je compte sur vous pour un coup de main. Je vous rendrai la pareille. » Le quartier passe l'invite à l'autre quartier, et le jour voulu, tous ils viennent avec des houes, des coutelas, pioches, bûches. On n'a qu'à préparer le chaudron de légumes, le barillet de rhum et le tam-tam. (Zobel, 1946 : 75-76)

Les hommes du village qui s'occupaient seulement de la pêche se mettent pour la première fois à travailler la terre. Il y a un changement social qui s'opère et qui bouleverse l'ordre établi. Désormais leur vie n'est plus uniquement liée à la pêche voire la mer. Le message qui se cache derrière cette scène du roman est fondamental, car il s'agit en réalité d'une sorte de critique de l'exploitation capitaliste. Le système des plantations est mis en accusation. L'auteur, en outre, veut réveiller une conscience collective des noirs assoupie par l'idéologie colonialiste : « Messiés ! Si un beau jour tous les nègres du monde voulaient se donner un coup de main comme ça, les uns aux autres, quelle sacrée victoire, hein ! ». (Zobel, 1946 : 78)

La colonisation a vidé les hommes noirs de leur identité et de leur culture. Ils n'ont plus de référence sociale :

Faut toujours une entente. Faut faire en commun tout ce qu'y a à faire. Quand on fait ensemble une chose pour le bonheur d'un seul, c'est le bonheur de tous en même temps. Et puis la chose est plus solide. Et le bonheur est plus durable... (Zobel, 1946 : 95)

Tout comme René Maran, Joseph Zobel se sert de ses personnages pour éveiller la conscience des noirs sous la domination coloniale. Le temps de la souffrance est terminé. Il faut désormais acquérir une nouvelle conscience et, par le biais du travail, construire une nouvelle société qui se base sur la fraternité entre les noirs du monde entier. Comme nous l'avons indiqué *supra*, Diab'-là est représenté comme un héros, mais l'auteur investit également un autre personnage de cette fonction : il s'agit d'un marin anglophone à la retraite connu sous le nom de Capitain'-là et qui s'intéresse à la cause des noirs. Sa rencontre avec Diab'-là fait naître une conversation entre les deux personnages. Cet échange permet à l'auteur d'exposer sa pensée anticolonialiste. Dans cette perspective, Capitain'-là dit :

Mais moi, même quand j'étais jeune, la première chose dont je m'occupais, c'était de voir les nègres de ce pays-là. C'était ma manie ! Eh bien, je vous dis, il faudrait aller un peu partout pour voir comment ce peuple se courbe et ballotte ; comment il se replie et se laisse manger. (...) Il faut que nous construissions quelque chose qui nous fasse respecter, et nous respecter nous-mêmes... et ce monument de notre orgueil, je veux que mon peuple le réalise, dussé-je lui briser les reins de travail. (Zobel, 1946 : 123)

Le personnage de Capitain'-là a un rôle primordial à jouer dans le déroulement de l'intrigue. Il incite le peuple noir à construire une dignité noire. Il est une sorte d'éveilleur de

conscience ; en effet, il est l'érudit de la situation. Joseph Zobel souligne ce rôle à plusieurs reprises :

Je pense de même, dit-il, et je trouve que cette lutte, nous avons qu'à y penser pour la gagner, car cé pas une lutte à coups de coutelas, cé une lutte contre nous-mêmes. Cé réél que les nègres ont déjà beaucoup souffert, mais ils sont loin d'être las ! (...) Mais il y a une chose que vous ne connaissez pas, interrompt Capitain'-là, c'est que les nègres sont dans le monde entier et que tout ce qu'ils ont donné, ils l'auront d'une manière ou d'une autre. C'est comme si le monde entier faisait la queue. Et le nègre avance. Le peuple monte et l'entraîne.

- Alors, dit Diab'-là, il est temps de s'aimer bien fort pour ne pas mollir.
- Moi, je dis pour ne pas trahir.
- Cé la même chose ! (Zobel, 1946 : 124-125)

Ces deux personnages deviennent donc les porte-paroles de l'écrivain. Ils amènent le lecteur à comprendre le drame de la colonisation et les injustices subies par les noirs. Nous suivons Diab'-là dans son parcours. L'unique homme qui réussit à s'intégrer dans un village de pêcheurs. Diab'-là est un exemple pour tous les noirs du monde entier grâce à son travail et à sa détermination. Les dernières pages du roman ne sont pas par hasard un hymne à la liberté :

Sans doute on avait soumis les nègres à cet état afin de les civiliser, n'est-ce pas ?... Mais je crois qu'à force de fabriquer des fortunes pour ceux qui s'étaient chargés de leur destin, ils sont civilisés maintenant... Eh bé ! Capitain', ce que je veux dire, cé que ça doit changer à partir d'aujourd'hui !... Cé moi qui vous parle ici, mais je sens comme si je suis un peuple, tout un peuple. Et quand tout un peuple refuse une chose et demande une autre !... Oui, tous les jours je vous le dis (Capitain'-là élevait la voix, son cou était bandé comme une colonne de fer), je dis qu'il nous faudra faire cesser tout ça. Oui, recommencer, pour mettre nos plants et semer des grains à nous et pour nous-mêmes. (...) Et leurs paroles avaient des bruits de combat et de chaînes brisées. (Zobel, 1946 : 173)

Cet extrait final est très touchant parce qu'il résume parfaitement la pensée de l'auteur. Nous notons une tension émotive qui veut témoigner la première conquête d'une liberté convoitée.

Conclusion

Ces deux romans donnent une vision contradictoire de la réalité coloniale. *Batouala* naturalise ses personnages, qui sont enchâssés dans le splendide paysage africain. Ils gardent encore leurs traditions, malgré le contrôle des colonisateurs. Les personnages sont presque des « ingénus », mais ils éprouvent cependant une forte haine envers les colonisateurs. En effet, l'auteur, à travers ses actants, dénonce systématiquement le système colonial. Il oppose deux réalités sociales, celle des noirs et celle des blancs. Les noirs attaquent les blancs sur tous les fronts. Ils les jugent autant d'un point de vu physique, que d'un point de vue comportemental.

Les blancs pestent contre la piqûre des moustiques. Celle des « fourous » les irrite. Ils craignent les mouches-maçonnnes. Ils ont peur de cette écrevisse de terre qu'est « prakongo », le scorpion, qui vit, noir, annelé et venimeux, parmi les toitures ruineuses, sous la pierraille ou au cœur des décombres. En un mot, tout les inquiète. Comme si un homme digne de ce nom devait se soucier de tout ce qui vit, rampe ou s'agite autour de lui ! Les blancs, aha ! les blancs... N'affirmait-on pas que leurs pieds n'étaient qu'une infection ? Quelle idée aussi que de les emboîter en des peaux noires, blanches ou couleur de banane mûre ! Et s'il n'y avait encore que leurs pieds à puer ! Lalala, mais tout leur corps transpirait une odeur de cadavre ! (Batouala, 2002 : 42)

La manière de concevoir le travail est en outre un sujet qui divise. Il a une valeur très différente pour les colonisés, voilà pourquoi toute forme de communication entre colonisés et colonisateurs est impossible. La violence est, par conséquent, la seule solution. Une violence qui se manifeste par le biais des mots et par un fort désir de vengeance. Son sens ultime, toutefois, est la proclamation d'une égalité qui devrait se réaliser entre tous les hommes. Une fraternité de base revendiquée à la fin du roman par Batouala ; une fraternité qui doit primer la violence. Nous retrouvons cette idée chez *Diab'-là* de Joseph Zobel. Le personnage principal, Diab'-là, à travers sa détermination, a réussi à s'affranchir. Dans ce texte, nous ne trouvons pas le fort ressentiment des noirs contre les blancs. Le langage est en outre moins fort. La fonction du travail est par ailleurs mise en valeur, car elle devient synonyme de liberté et permettra l'union de tous les noirs qui doivent travailler ensemble pour construire la société africaine de demain :

Car, on aura un sacré travail à faire ; un travail comme qui dirait tracer avec les autres hommes un grand chemin qui mène où l'on voudra qu'il mène... Tracer ce chemin avec les autres, avoir le droit d'y marcher avec les autres, et aller partout où il mène comme les autres, et en même temps que les autres !... (Zobel, 1946 : 125)

Nous comprenons, par ce dernier extrait, comment le travail de la terre a ennobli le protagoniste. Joseph Zobel donne une représentation parfaite de son personnage. Diab'-là, qui est représenté au début du roman comme un personnage humilié par l'exploitation coloniale et qui a échappé à l'enfer des champs de canne à sucre, devient à la fin un héros populaire. Sa force et son courage ont récompensé ses efforts, en lui restituant sa dignité d'homme libre. Il s'agit d'un travailleur qui a dupé le système colonial et qui a, en plus, réveillé les consciences assoupies de son peuple. La simple protestation anticolonialiste de *Batouala* se concrétise donc dans ce roman. Enfin, nous avons relevé, par l'étude de ces deux textes, comment ces deux auteurs de la Martinique ont fait entendre leur voix pour dénoncer les abus de la colonisation et proclamer une fraternité qui envisage l'union de tous les noirs.

Bibliographie

Confiant Raphaël (2008), *Deux mots quatre paroles à propos du « nègre totémique*, dans Le Moigne José, *Joseph Zobel – Le cœur en Martinique et les pieds en Cévennes*, Paris, Ibis Rouge.

Corzani Jack, Léon-François Hoffmann, Marie-Lyne Piccione (1998), *Littératures francophones. Les Amériques : Haïti, Antilles-Guyane, Québec*, Vol. II, Paris, Belin.

Femi Ojo-Ade (1984), *René Maran, the Black Frenchman: a Bio-Critical Study*, Washington, D.C., Three Continents Press.

Grinfas Josiane (2002), *Biographie de René Maran*, préface à Batouala, Paris, Éditions Magnard.

Ivor Case Frederick (1994), *Novels of Social and Political Protest to the 1950s*, dans AA.VV., *A History of Literature in the Caribbean: Hispanic and francophone regions*, sous la direction de J. Rodriguez-Luis et J. Michael Dash, Netherlands, J. Benjamins.

Lander Selim (2007), *Qui était vraiment René Maran, le premier Goncourt Noir?*, «Mondes Francophones», disponible sur le net à l'adresse suivante: www.mondefrancophones.com/espaces/Creolisations/articles/rene-maran.

Largange Alfred (2006), *Lire et relire Diab'-la*, «Potomitan», juin 2006. Disponible sur le net à l'adresse suivante : <http://www.exposition-joseph-zobel.fr/wp-content/uploads/Joseph-ZOBEL-Diabra-par-Alfred-LARGANGE.pdf> (27/07/2020)

Maran René (1921) (2002) *Batouala*, Paris, Éditions Magnard.

Rubiales Lourdes (2010), *Désillusion et frustration : l'administration coloniale contre René Maran*, dans Les Cahiers de la SIELEC, n°6, *Le désenchantement colonial*, Paris/Pondichéry, Éditions Kailash, pp. 218-237.

Zobel Joseph (1950), *La Rue Cases-Nègres*, Paris, Présence Africaine.